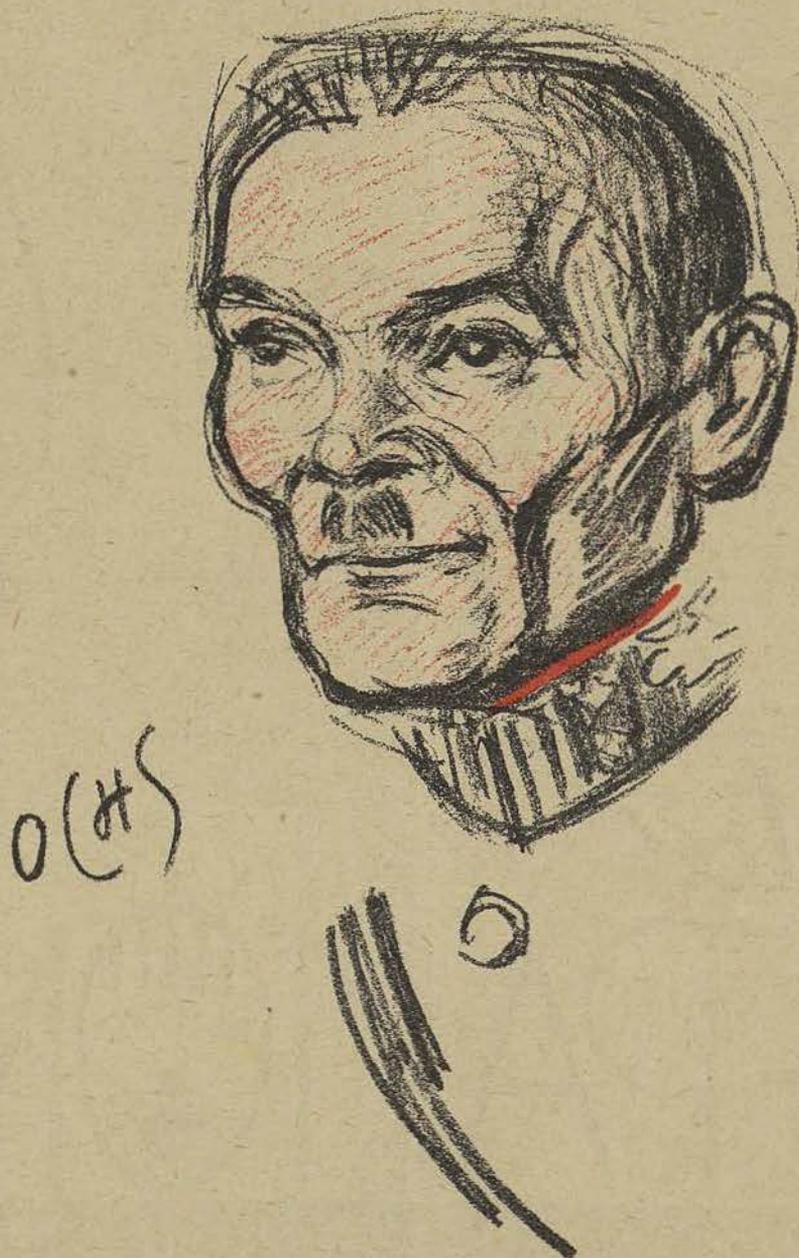


# Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI  
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIER — L. SOUGUENET



## Le Général DEJAIFFE

ancien commandant du 9<sup>me</sup> de Ligne









appréciateurs d'hommes que sont les soldats en temps de guerre eurent bien vite reconnu que ce chef rude était un vrai chef et un bon chef, et le fait est que ce colonel sévère, le plus sévère peut-être de toute l'armée belge, était à la fin de la guerre un des plus aimés de ses hommes comme de ses officiers. »

C'est également l'impression que nous donne un autre de ses anciens collaborateurs des années héroïques dans une page très vivante qu'il nous adresse :

« Le colonel Dejaiffe, dit-il, vint prendre le commandement du 9<sup>e</sup> de Ligne au front en mai 1916. Pionnier dès la première heure dans notre Colonie africaine, où il passa les années de 1889 à 1893, il s'était habitué à la lutte dès le début de sa carrière. Caractère d'une trempe extraordinaire, d'une volonté qu'aucun obstacle n'arrête, possédant au plus haut degré les qualités de psychologie qui font le conducteur d'hommes, adversaire décidé des demi-mesures, ne connaissant qu'une consigne : le devoir.

« A son arrivée au régiment, les braves troupiers le considéraient avec une certaine défiance, car il n'avait pas l'air tendre, leur colonel aux petits yeux perçants, aux traits rudes et comme taillés à la hache. Sa grosse canne, qui ne le quittait jamais, vibrail nerveusement dans ses mains lorsqu'il semonçait quelqu'un. Le ton était dur et les ordres toujours brefs et secs.

« Quand il faisait ses rondes aux tranchées, non dans celles de seconde ligne, car il estimait qu'il y avait là assez de visiteurs pour y découvrir les manquements ou les faiblesses, mais en première ligne, jusqu'aux postes d'écoute, jusqu'aux réseaux de fils de fer contre les tranchées ennemies, chacun recevait « son paquet » : les parapets n'étaient pas assez larges, les sacs à terre pas assez remplis, les réseaux de fils de fer trop peu profonds, tel guetteur trop mal abrité des vues et des coups. Chacun en prenait pour son grade. Et il allait repasser dans quelques heures pour examiner les progrès réalisés.

Aussi, la défiance du début tomba après quelques mois, pour faire place au respect profond, à l'admira-

tion, au sincère attachement. Tous avaient compris que le terrible colonel les faisait travailler jour et nuit pour les protéger et tous lui savaient gré de ces visites journalières aux postes les plus exposés.

« Du reste, si le colonel Dejaiffe était brave, il était aussi économe de la vie de ses hommes. Il savait les faire donner quand il fallait, mais il ne tolérait aucun gaspillage.

« Le petit fait suivant met bien en lumière ce trait de son caractère. En 1916, le régiment occupait le secteur de Ramscappelle. L'autorité supérieure décide de faire exécuter un coup de main sur la ferme Terstill, devant les avant-postes. Cette ferme avait été transformée par l'ennemi en un fortin bétonné, protégé par de solides défenses accessoires. L'autorité avait imaginé de faire enlever ce point par l'infanterie avec un soutien d'artillerie incapable de faire brèche dans les réseaux de fils de fer. Le chef de corps fit une vive opposition à ce projet et termina la discussion avec son chef, en lui disant : « Soit, j'obéirai ; mais j'irai, moi-aussi, et avec vous. » Le projet fut abandonné.

« Après la bataille de Merckem, à laquelle le 9<sup>e</sup> de Ligne avait pris une très large part, le maréchal Foch vint passer le régiment en revue, décorer un certain nombre d'officiers et soldats et, s'adressant au colonel Dejaiffe, en le décorant, il lui dit : « Colonel, votre régime est aussi beau à la manœuvre qu'il fut brillant au combat. »

« Pendant les offensives de 1918, un officier mitrailleur, trop fougueux, trop ardent, avait dépassé avec son unité la ligne des barrages précédant l'attaque. Le colonel apprit la chose et cet officier se vit infliger une punition : « Votre témérité, votre vaillance, Monsieur, n'excusent pas la faute commise ; vous avez exposé vos hommes outre mesure ; je vous inflige huit jours d'arrêts. »

N'y a-t-il pas dans ces quelques lignes le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un chef de corps ? Qu'importent après cela les citations à l'ordre de l'armée et les nombreuses décorations belges, françaises, anglaises que porte le général Dejaiffe ? Quelques-unes lui parvinrent, du reste, paraît-il, en dépit des bureaux, car le colonel Dejaiffe n'était pas trop bien noté au ministère de la Guerre. On reconnaissait ses mérites, mais quel caractère ! disait-on. Et le fait est que, parfaitement discipliné, il n'entendait pas qu'on empiétât sur ses droits de chef de corps et il se fichait comme d'une guigne de toutes les recommandations d'où qu'elles vinssent. A certain moment, on aurait bien voulu l'aiguiller sur une voie de garage sous prétexte de lui procurer un repos mérité. On n'osa pas, parce que cela aurait fait du foin dans le régiment et parce que le général Joosten avait pour celui qui avait commandé sous ses ordres à Merckem une telle estime et une telle affection, qu'il n'aurait pas souffert qu'on lui nuisit en quoi que ce soit. Il savait, et il disait, que le colonel Dejaiffe s'était si bien identifié avec le 9<sup>e</sup> de Ligne que le régiment ne pouvait plus s'en passer.

Aussi, quand il le quitta pour devenir général, ce fut un véritable deuil parmi les hommes comme parmi les gradés. Très brillant, le colonel Wibler aurait dû lui en avoir peine à effacer son souvenir s'il y songeait... Mais croyez bien qu'il n'y songe pas du tout ; il se contentait avec un style différent de suivre ses traces,





## A Monsieur Hitler

à Berlin

Nous attendons, Monsieur, nous attendons. Ah ! que nous commençons donc à en avoir vu, des dictateurs avortés ou à terme !

Il y a le turc, il y eut l'espagnol, il y a le russe, il y a l'italien. C'est évidemment sur celui-ci que vous louchez. Nous-mêmes n'avons-nous pas cru un moment qu'un Mosselman perçait sous Pierre Nothomb ?

Seulement, nous aimons beaucoup la tranquillité. Aussi, avouons-nous que vous nous avez fait sursauter, occupés que nous étions à écouter un air genevois de violoncelle quand vous avez frappé sur la table. Puis, vous avez fait du bruit comme cent et cinquante mille pieds.

— Quel est, avons-nous demandé, cet olibrius ?

— C'est un nommé Hitler.

— Hitler, ksekça ?

— C'est un peintre en bâtiments qui a la moustache de Charlot et une culotte comique.

Car, ayant contemplé vos traits, Monsieur, nous avons découvert qu'à notre goût, vous étiez comique. Vous plagiez les allures et la mine de Mussolini, mais Mussolini, avec ses gestes d'imperator, n'est pas comique. D'abord, il a une belle tête consulaire; puis, il a cet héritage latin du geste — *tragediante, comediante* — qu'avait (sans comparaison) Napoléon.

Et voilà qui, déjà, nous rassurerait. « Ne forcez point votre talent. », conseillait notre fabuliste. Cela n'a pas réussi à votre Guillaume de vouloir paraître devant le monde en tenue de Charlemagne ou de Dieu le père. Rome a gardé le grand matériel du passé et la *sedes gestatoria*, et les flabelli et les panaches et les amples saluts. Il faut lui laisser tout ça. Notre bon sens à nous le sait et nous ne voyons pas du tout notre Mosselman éventuel avec une plume de paon dans le derrière et une liane sur la tête. Mais le bon sens ne serait-il pas ce qui manque le plus à ce peuple allemand, si doué par ailleurs ?

Nous vous avons donc vu venir et l'expérience nous dit que si vous n'étiez pas venu, nous aurions peut-être dû vous inventer et que nous regrettons de ne pas vous avoir vu plus tôt.

Il y a de l'innocence et de la naïveté au cœur d'un peintre en bâtiments que nous appelons « *facadeklacher* »

D'avoir vécu entre ciel et terre sur ses échelles et échafaudages, en promenant sur les murs un pinceau onctueux, il a acquis une foi idéale en la façade. Il aime la façade, il aime s'extérioriser. Il chante avec une voix parfois aussi pure que sa conscience. Les lilas, les blés, les bruyères, les feuilles d'automne et aussi sa bonne amie. De notre temps, les troubadours ne se rencontrent plus sur les routes, mais sur les échelles. Et sur ces échelles, on extériorise librement son âme.

Vous nous avez extériorisé votre âme allemande. Ah ! que ne l'avez-vous fait plus tôt ? Mais il n'est jamais trop tard pour mal faire. Et si vous ne nous avez pas surpris, vous avez donné une telle émotion au violoncelliste français, retour de Genève, qu'il a pris le lit...

Tel que vous êtes, nous vous apprécions d'abord parce que vous êtes rigolo, un rigolo qui s'ignore, mais c'est là le vrai rigolo, et parce que vous nous faites constater des réalités...

Et, maintenant, voici que nous attendons la représentation promise. Vous nous annoncez que vous allez bouffier tout cru les juifs, le couloir polonais, l'Autriche, le traité de Versailles et le plan Young.

On peut toujours dire qu'on va sortir un lapin de son chapeau haut de forme et le changer en accordéon. La difficulté ne commence qu'ensuite.

Oh ! nous savons bien qu'aucun traité n'est éternel, qu'il est infiniment probable que l'Allemagne réparera, un jour, les torts qu'elle s'est faits. Nous avions espéré que cela se ferait lentement, après de légitimes réparations et dans des séries d'accords et des matches de bonne volonté, impossibles aujourd'hui.

On nous disait : « N'ayez pas ces naïfs espoirs, la vraie Allemagne ne rêve que plaies et bosses de suite et veut parfaire son crime en détruisant l'Europe, cette fois sans remède. »

Nous le croyions sans y croire, parce que ça nous déplaisait, parce que cela contrariait nos molles conceptions du jour. Puis il y avait ce sacré violoncelle...

Vous vîtes alors à Mayence avec vos trois cent mille pieds (deux par manifestants) et nous vîmes votre Allemagne et vous.

Il est étrange que, dans toute aventure où entre la grande Allemagne, il faille compter toujours avec le même facteur : un manque élémentaire de bon sens d'où découlent les bêtises en cascade.

Avec du bon sens et la modération et la patience qui en dérivent, il y a longtemps que l'Allemagne aurait mis, — même sans guerre —, le monde dans sa poche.

Faute de bon sens, malgré son génie, son travail, son application, elle rate tout. A travers les siècles, elle est refoulée, humiliée... Elle n'aura connu qu'une brève période de suprématie, de 1871 à 1914. C'est peu pour un grand peuple, si nombreux, si courageux.

Mais, enfin, n'ayant pas eu à nous louer de lui, nous n'avons pas à plaider pour lui, à lui donner des conseils.

A tout prendre donc, et, malgré que vous sembliez avoir hérité des casseroles de Guillaume, malgré vos menaces, vous nous rassurez plutôt ; vous êtes le précieux témoignage de ce manque de bon sens allemand, de ce déséquilibre auquel nous devons notre salut.

















































# MIETTES D'HISTOIRE

## Le général baron Chazal

Nous avons trouvé, dans de vieux papiers à l'encre aujourd'hui roussie, de curieuses notes sur le général baron Pierre-Emmanuel-Félix Chazal, ce Tarbais de grande allure que la Terreur Blanche, lorsqu'il était encore enfant, chassa dans notre plat pays, et qui, fils d'un préfet proscrit de l'Empire, sentit tressaillir en lui l'amour de la Belgique et de la liberté, fut un artisan de notre indépendance, un de nos premiers et de nos plus remarquables hommes d'épée — pour s'en retourner mourir, vieilli et quelque peu déçu, au pied de ses Pyrénées natales.

Chazal n'avait rien d'un technicien figolé dans les académies de guerre. Mais c'était un entraîneur d'hommes, brûlant d'intelligente audace, et servi par de précieux dons extérieurs.

Voici le portrait qu'en trace le biographe anonyme :

« Chazal est brun, de haute taille; il a l'œil beau, la parole facile, abondante et toute d'inspiration; la voix est pleine et sonore, le débit accentué. Son geste animé, son imagination vive et colorée accusent son origine méridionale... Il a une réputation populaire de désintéressement. »

Belle silhouette de Gascon, sans ce fâcheux penchant à être trop habile, qui nous gêne parfois les Languedociens verveux et fougueux...

Tel quel, Chazal « fut l'un des premiers fondateurs du Club de la Salle Saint-Georges et élu membre du bureau dès la première réunion ». Il avait, en 1830, vingt-deux ans. « Il fallait appeler les provinces à concourir au mouvement de la capitale; Chazal accepte la mission de se rendre à Liège, ville ardente et éclairée, pour propager l'élan révolutionnaire... » Il s'agissait d'amener de Liège des hommes et des munitions dont la capitale était dépourvue.

Charles Rogier et ses patriotes accueillent avec chaleur le messager et le message; le corps de volontaires et le convoi d'artillerie s'organisent comme par enchantement.

Mais Chazal, Rogier et les Liégeois comptaient sans leurs vœux. Laissons parler ici notre vieux manuscrit :

...Au moment où ces patriotes allaient se mettre en route, la garnison hollandaise, qui s'était renfermée dans la citadelle, menaga de brûler la ville si l'autorité municipale tolérait la sortie d'une seule pièce de canon.

Cette menace, à laquelle il était impossible d'opposer une résistance quelconque, mit la ville entière en émoi. D'immenses rassemblements se formèrent auxquels concoururent les habitants les plus paisibles, les citoyens les plus considérables, pour engager les patriotes à ne pas emmener de pièces d'artillerie.

L'exaltation patriotique se montrait inflexible; les volontaires étaient décidés à tout braver pour porter à leurs frères de Bruxelles le secours d'armes qui leur manquait. Pour éviter à Liège le désastre qui la menaçait, sur l'invitation de M. Jamme (1) et de quelques citoyens recommandables, Chazal prit la parole et parvint à amener les patriotes à retarder l'exécution de la résolution qu'ils avaient prise et qui pouvait amener de funestes résultats.

Cependant, la nuit venue, les canons emballés et démontés dans une charrette chargée de paille furent expédiés vers Bruxelles par la route de Namur, sous l'escorte de quelques patriotes dévoués. Assuré de leur départ, Chazal se hâta de retourner à Bruxelles.

A son passage à Louvain, arrêté par le peuple insurgé qui le prit pour un officier hollandais, il fut arraché de sa voiture et traîné à l'hôtel de ville; là, il parvint heureusement à se faire reconnaître et le peuple qui, tantôt, avait traité le lapider, le conduisit triomphalement jusqu'à sa voiture.

A peine échappé à ce danger, il arrive à Cortenberg et est arrêté de nouveau, mais, cette fois, par l'armée hollandaise, qui venait d'intercepter la route. Chazal imposa par sa fermeté aux officiers hollandais et arriva le soir même à Bruxelles, où il s'empressa d'annoncer pour le lendemain la venue du renfort liégeois.

Cette nouvelle ranima le courage des Bruxellois, et le

lendemain quand, en effet, les patriotes de la Meuse opérèrent leur entrée, l'enthousiasme fut au comble dans la capitale...

???

Cependant, sous les murs de Bruxelles, « l'Orange », pour rester dans le style du temps, médite son attentat. Les nouvelles les plus contradictoires circulent parmi la foule aussi bien que parmi les patriotes armés; le « Club » fait appel à un volontaire, qui ira reconnaître l'ennemi, et comme, au fond, cette guerre civile n'a rien de féroce, l'éclaireur tâchera de faire un brin de caquette avec les sbires du tyran.

Chazal se présente, est désigné, part à cheval avec Bartet et Renaud.

Ils s'avancent jusqu'aux « Trois Fontaines », à deux lieues de Bruxelles, où ils rencontrent les premiers avant-postes. Ils se déterminent à passer outre et à tout risque de pousser plus avant. Ils arrivent à Vilvorde, où se trouvait le quartier général du commandant de l'avant-garde hollandaise, pénètrent jusqu'au général qui la commandait, lui demandent fièrement compte de ses intentions et l'accompagnent dans une revue qu'il allait passer de ses troupes. Le général hollandais espérait-il intimider les Bruxellois en déployant aux yeux de leurs envoués les forces qu'il commandait? Ou bien manqua-t-il d'énergie dans cette circonstance? Toujours est-il qu'il n'osa pas faire arrêter les trois jeunes audacieux qui étaient venus le braver jusque dans son quartier général, la ceinture tricolore en bandoulière et le sabre révolutionnaire au côté.

La revue terminée, Chazal et ses deux collègues, munis des renseignements qu'ils avaient désiré obtenir, reprirent la route de Bruxelles, devant le front même de l'armée, étonnée de la témérité de leur démarche et peut-être aussi de la faiblesse du chef qui les commande.

???

Enfin, après la lutte que l'on sait, Bruxelles est délivrée. Mais il reste en province des centres de résistance, dont quelques-uns vont se maintenir jusqu'au dénouement de la crise. Tel ne sera pas le cas de Mons, fière cité dont le cœur est belge et l'esprit français, ou, pour mieux dire, gaULOIS. Cette place, alors sérieusement fortifiée, commandait la route de France. Les Hollandais la tiennent.

Le Gouvernement provisoire, considérant le succès de la révolution comme assuré si on parvenait à se rendre maître de Mons, dont la possession seule pouvait assurer de libres communications avec la France, Chazal propose de se rendre en cette ville alors en état de siège et d'y tenter un mouvement insurrectionnel en sommant le général Duvivier, beau-frère d'un des membres du Gouvernement provisoire, qui y commandait, de quitter le service des ennemis de son pays et de venir prendre le commandement des patriotes. Malgré les observations des membres du Gouvernement provisoire, qui, par attachement pour sa personne, ne voulaient pas qu'il se chargeât d'une mission aussi périlleuse, Chazal insiste, part à cheval, arrive aux portes de Mons, pénètre dans la ville, seul, à pied, et se rend immédiatement chez le général Duvivier.

Le général était sorti; on introduisit Chazal auprès du capitaine Buzeu (1), son aide de camp, qui s'offre à se charger du message dont il se dit porteur. Alléguant l'importance de sa mission, Chazal prétend ne vouloir être mis en rapport qu'avec le général lui-même. Cette insistance éveille l'attention de Buzeu, qui fait signe à Chazal de se tenir sur ses gardes en lui désignant du doigt, dans la pièce voisine, des officiers hollandais, et, dans la cour, un peloton d'infanterie.

Alors, modérant sa voix, Chazal lui raconte les derniers événements de Bruxelles, la déroute des Hollandais, et insiste de nouveau pour qu'on prévienne le général. Buzeu cède à sa prière; le général arrive, fait passer Chazal dans son cabinet, l'écoute attentivement et prend connaissance de l'ordre du Gouvernement provisoire. Sans répondre, Chazal l'appela à lui l'état-major qui se trouvait dans l'autre chambre.

(1) Depuis membre du Congrès et bourgmestre de Liège.

(1) Depuis général et ministre de la guerre.





















L'illumination anversoise aussi est bien supérieure — ne vous en déplaît. A Liège ce n'est qu'un banal éclairage de grande ville; à Anvers, chaque allée est illuminée d'une façon différente et artistique.

Les participations n'ont pas été moins nombreuses à Anvers. Si les pavillons sont plus éloignés les uns des autres, c'est que l'on disposait ici de dix hectares de plus qu'à Liège — ce dont Anvers a d'ailleurs magnifiquement tiré parti.

Quant au fond des deux Expositions, les préférences vont à l'une ou à l'autre selon les goûts et la profession de chacun. Les Anversois qui ont visité Liège ont admiré les merveilles du Japon et de l'Égypte, les splendeurs du Val-Saint-Lambert et le charmant petit pavillon des bois et forêts! Personne ne conteste l'intérêt que présente la mine. Nous n'avons pas cela à Anvers, j'en conviens; les Expositions jumelles n'ont tout de même pas été faites pour se ressembler point par point! Mais voudriez-vous que je commence une énumération analogue, en sens contraire?

Vous dites encore que le Palais du Congo renferme en grande partie la collection du Musée de Tervueren. Quoi de plus naturel? Pourquoi le gouvernement belge ne représenterait-il pas sa colonie par ce qu'elle a de meilleur — comme toute autre nation représente les siennes?

Vous avez mal vu l'Exposition d'Anvers, monsieur Ed. V... (sans doute hâtivement, en une après-midi?).

Vous ignorez même qu'il y a, chez nous aussi, une ferme modèle avec des animaux vivants — et bien jolie, je vous assure, avec ses fenêtres garnies de fleurs, son petit étang et sa prairie minuscule...

Mais oui, monsieur Ed. V..., ces prétentieux Anversois sont fiers de leur Exposition et cette fierté est légitime; le succès qu'elle a obtenu est là.

Ce qui est vilain, monsieur Ed. V..., c'est la façon dont on essaie de jeter la discorde entre les deux villes.

Sachez, Monsieur, et ceci est d'ailleurs le but de ma lettre, qu'Anvers et Liège se sont fort bien comprises durant cette année jubilaire. Elles se sont admirées et appréciées mutuellement. Elles savent qu'elles sont faites pour se compléter et non pour rivaliser.

À Anvers, on aime beaucoup les Liégeois qui sont gens aimables, gais et de bon caractère. Les Bruxellois aussi sont aimables, gais et de bon caractère — mais pas tous: il y a des exceptions, monsieur Ed. V...

Bien à vous, mon cher « Pourquoi Pas? ».

Elvire C.

**Tout pour le flamand!**

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Depuis que le gouvernement accorde tout aux flamingants, l'édilité courtraisienne a décidé que tout ce qui est Courtraisien doit être Flamand. Les plaques indicatrices des rues, de bilingues, sont devenues flamandes. Et voici que, quand un père de famille désire donner à son rejeton un prénom français tel qu'Étienne, on lui refuse ce droit, à moins que le prénom ne soit traduit dans la langue du roi non-couronné — c'est-à-dire qu'Étienne devienne Stefan!... Les gens qui voudraient malgré tout, que l'on inscrive sur le carnet de mariage, le nom qu'ils ont choisi, ne pourraient-ils avoir recours en haut lieu afin de faire cesser cette tyrannie?

M. V. D.

Nous appelons sur cette lettre, l'attention du Ministre de l'Intérieur ou de la Justice.

**La question de l'uniforme militaire.**

Un de nos lecteurs a fait, à ce sujet, une découverte assez inattendue dont il nous fait part dans la lettre que voici.

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Le public a donc été admis à contempler — d'aucuns disent à admirer — les nouvelles tenues adoptées pour nos officiers. Beaucoup de gens se sont demandé le motif de ce changement d'uniforme: est-ce que « le kaki de la Victoire » éveillerait des remords dans certaines consciences? Ou bien faut-il voir là un désir inavoué autant qu'inavouable, de briser, dès son début, une tradition de gloire militaire en Belgique? On sait que Rome et Genève sont d'accord là-dessus: pas de panache!

Reste la question d'inspiration, si on peut dire, qui préside à la genèse du vêtement en question. Des ressemblances, parfois fâcheuses sont évoquées. On a parlé de tenues de compteur, ou de portier d'hôtel, ou d'officier de marine... Il n'est rien de tout cela. Le nouvel uniforme n'est autre chose que celui des troupes coloniales hollandaises. Il y a cinquante ans, peut-être encore maintenant, on pouvait voir, dans de petits cabarets des environs de l'Hôtel de Ville, à Gand, des affichettes portant les mots: « Hier werft men aan

A PARTIR DU



24 OCTOBRE 1930

LE PREMIER  
FILM 100 %  
PARLANT  
FRANÇAIS  
TOURNÉ  
EN  
AMÉRIQUE

RÉALISÉ PAR  
JACQUES  
FEYDER  
LE GENIAL METTEUR  
EN SCÈNE FRANÇAIS

**Le Spectre Vert**

INTERPRÉTÉ PAR  
ANDRÉ  
LUGUET

ET  
JETTA  
GOUDAL

FILM  
DRAMATIQUE  
ANGOISSANT  
ENIGMATIQUE  
JUSQU'À LA FIN

PROD.  
METRO-GOLDWYN-MAYER



de réception. Je suis donc en droit de croire que cette Médaille est une médaille-fantôme...

Vous serez peut-être étonné de cette insistance d'un ancien combattant pour obtenir une décoration? En voici la raison: La Médaille des Volontaires est, avec la Médaille de l'Yser, la seule distinction de la guerre qui représente quelque chose. Quand on se rappelle de quelle façon les Croix de guerre étaient accordées, on n'y attache plus grand mérite (notez bien que j'en suis titulaire). Il y avait des moments où les Croix arrivaient au régiment par fournées; on les distribuait au hasard. Ces croix ont du reste été accordées à des gens qui ont fait la guerre à Cannes et à Nice.

La Médaille des Volontaires a, elle, une valeur de fait. Le mot « volontaire » est déjà une indication, surtout quand il s'agit de ces jeunes volontaires (échappés de rhétorique) qui se sont enfuis de Belgique occupée et ont franchi la frontière hollandaise en bravant les sentinelles boches, les barbelés et le courant mortel...  
E. H.

**Le secourable Orient.**

Un lecteur nous conseille, en cas de disette, d'ouvrir nos portes aux blés russes...

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Serait-il permis à un lecteur assidu de votre journal de solliciter l'avis des Moustiquaires sur l'angoissant problème qui va se poser pour notre pays à l'approche de l'hiver dur aux cigales?

La Belgique, en effet, est un pays dont les récoltes normales de céréales lui suffisent pour une période de trois mois à peine et, de ce fait, elle se voit obligée d'avoir recours à l'importation pour couvrir les trois quarts environ de ses besoins. Or, les intempéries de toutes sortes qui ont sévi cet été ont incontestablement semé partout le désastre et le déficit à combler est exceptionnellement important.

D'autre part, chez notre principal fournisseur, les E. U. A., la situation est aussi désastreuse par suite de la sécheresse de l'été passé.

Avant la guerre, on aurait pu, on pouvait, dans pareilles circonstances, s'adresser à la Russie considérée comme le grenier de l'Europe, tandis que maintenant!...

Mais en fait, éventuellement, n'y aurait-il rien à faire de ce côté-là?

Certains prétendent que là-bas la production approche du niveau d'avant-guerre...

Evidemment, ce serait bougrement embêtant!

Cependant, si nous n'avions pas d'autres ressources?...

Après tout, la plupart des pays d'Europe traitent avec les bolcheviks et maints produits de l'U.R.S.S se trouvent déjà sur le marché belge.

Qu'en pensent les Moustiquaires? Comme c'est là une question de pain, leurs avis pourraient peut-être trouver un refuge tout indiqué dans les « Miettes de la Semaine »!

Bien cordialement à vous,

Si nous demandons du blé à la Russie, elle nous en donnera, cela est sûr, elle nous en donnera même si elle en a peu ou prou. Car les Soviets pratiquent une politique de dumping, et l'invasion de leurs produits a déjà troublé le marché anglais, qui n'en avait nul besoin pour être indisposé... Mais outre qu'à côté du point de vue du consommateur, il y a celui du producteur qui, lui, est lié, nous craignons un peu, c'est le cas de le dire, ces sacs enfarinés qui pourraient contenir d'autres poudres que celles dont on fait le pain...

**« De minimis curat lector ».**

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

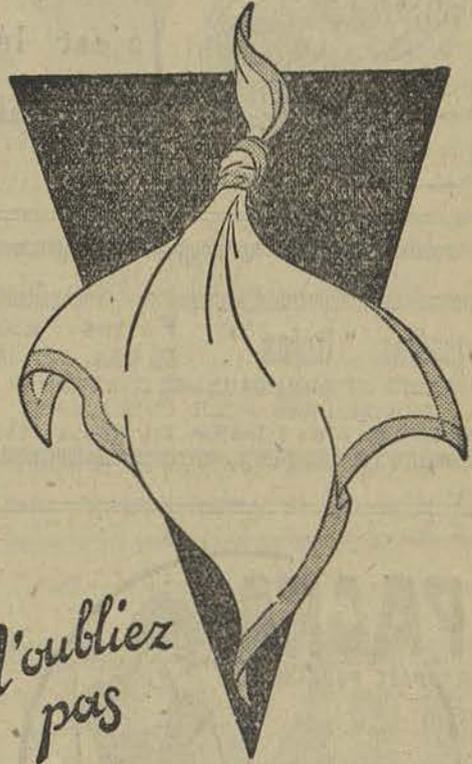
A l'Exposition d'Anvers les rouleaux de papier hygiénique se trouvent, non pas, comme d'habitude, à l'intérieur des W.C., mais à l'extérieur sur la porte! On peut donc assister régulièrement au spectacle de clients, messieurs, faisant leur plein de papier avant de s'asseoir sur le siège (idem du côté des dames); toutefois, celles-ci ne sont pas exposées aux regards parfois narquois des messieurs de passage).

J'espère vous envoyer une photo représentant notre Van Cauwelaert en buse et en jaquette, occupé à dérouler cinquante centimètres du dit papier!...

Voici quelques inscriptions que j'y ai relevées:  
Fabrication de Nougat Brésilien;  
Chaque visiteur reçoit une enveloppe gratuite;  
Votre profil découpé dans une minute;  
Buffet Froides;  
On devient pilot à la minute!  
Sincèrement votre,

M. J. W.

**VOUS ÊTES EXIGEANTS  
CHOISISSEZ 'PYRAMID'  
C'EST UN PRODUIT  
TOOTAL**



*N'oubliez pas*

**PYRAMID**  
MOUCHOIRS POUR HOMMES

Réputés mondialement pour leur extrême distinction et leurs qualités de solidité et de grand teint. TOOTAL les garantit en tout point. Couleurs et blancs fantaisie.

Etiquette noire

Le mouchoir. . . . fr. 10,75

En vente partout

Catalogue sur demande

MARQUE DÉPOSÉE. ÉTIQUETTE A EXIGER SUR CHAQUE MOUCHOIR.



Ets. Tootal, Fabricants, 21, Pl. de Louvain-Bruxelles.













